

**ARTICLE POUR LA CIMADE**  
**LE BRÉSIL : UN KALEIDOSCOPE DES SUD**

---

Le malheur avec le Brésil, c'est que tout ce qu'on en dit est vrai, et il n'est pas que ce qu'on en dit. Le Brésil c'est un monde, un continent, un empilement de siècles, "un Moyen age avec des Ford" disait Fernand Braudel qui y vécu et l'aima tant. On revient du Brésil frappé d'horreur, et passionnément amoureux. Au Brésil, plus d'un million de personnes sont mortes de faim dans la sècheresse de 1981, alors qu'auprès de sa capitale économique, Sao Paulo, Paris paraît une préfecture de province, alors que rien en France ne concentre autant de richesse que le front de mer de Rio.

Le Brésil, dans notre imaginaire, c'est d'abord la lutte pour la terre des petits paysans évincés par le rouleau compresseur et les fusils de la grande agriculture, la lutte contre la faim des ouvriers agricoles de la zone sucrière, la bataille pour la réforme agraire contre les latifondiaires absentéistes et les multinationales. Tout cela est vrai, mais cette image, simple à première vue, reflète une réalité multiple qui ne peut pas se réduire à la lutte des "petits" contre les "gros", à la seule revendication de la terre.

Non, les ouvriers de la canne à sucre ou du soja ne sont pas des "paysans expropriés", ou alors d'une toute petite parcelle. Depuis longtemps, parfois depuis toujours, ce sont des ouvriers agricoles, qui ne sauraient que faire de la terre si on la leur donnait.

Oui, il y a des paysans qui défrichent les zones frontières du Mato Grosso ou de l'Amazonie (en luttant parfois contre les Indiens), et pour eux la réforme foncière est le vrai objectif, mais quand elle a lieu (comme sur le Rio San Francisco) elle ne peut favoriser, si elle n'est pas accompagnée d'une dotation en capital, qu'une couche de paysans riches (des "koulaks", disait-on jadis). Oui, il y a de vrais paysans qui luttent face aux fusils des

hommes de main pour le repartage des terres, mais leurs ennemis ne sont pas toujours "absentéïstes" et "multinationaux": leur pire ennemi est la grande culture capitaliste, "présentéïste", trop présentéïste, et brésilienne.

Presque toutes les formes d'agriculture du Tiers-Monde, des modes de production le plus anciens aux plus modernes, presque toutes les formes d'exploitation sont ainsi réunies au Brésil, et ne peuvent se résoudre dans une réforme unique. Et encore moins au nom d'une rationalité unique. Il n'est pas simple de répondre à l'argument: «La culture de la canne pour produire de l'alcool n'occupe qu'une bande de 30kms de large, et elle assure notre indépendance énergétique. Si vous voulez de la petite polyculture-élevage, faites-la donc à côté!» On peut y répondre... mais il faut être subtil, intégrer la macroéconomie, l'écologie, la microsociologie, et tout simplement le droit à la vie, qui n'attend pas.

Rien n'est simple non plus dans la classe ouvrière. Il y a bien sûr les ouvriers de la grande industrie, base de la C.U.T. et du Parti des travailleurs, "fer de lance" de la conscience de classe... mais qui rêvent de négocier un compromis fordien, une sociale-démocratisation du rapport salarial, quitte à en exclure ("provisoirement") la masse immense du prolétariat urbain survivant dans le secteur informel. Et déjà, dans des villes aussi "high-Tec" que Grenoble, un salariat post-fordien négocie des compromis à la japonaise.

Rien n'est simple dans l'Eglise, qui soutient à fond la réforme agraire (mais parfois avec des arguments à la Léon XIII sur la "propriété-base-de-la-liberté-individuelle"), une réforme agraire qui ne concerne guère la masse immense du prolétariat agricole. Une Eglise à la pointe du combat social, mais qui n'est que le troisième force religieuse dans les favelles, derrière les cultes syncrétistes et derrière les sectes pentecôtistes (dont le spiritualisme individualiste fait le jeu du conservatisme). Une magnifique théologie de la libération, mais qui oublie la libération des femmes, leur droit à disposer de leur corps.

Rien n'est simple dans la gauche brésilienne, qui ne poursuit souvent

que de objectifs de modernisation capitaliste et doit affronter le boycott des capitalistes eux-même (sans compte les beaux restes de l'oligarchie foncière), qui songe parfois à jouer la carte de l'économie alternative, de la "structuration du secteur informel", mais bien souvent avec des arrières-pensées populistes, clientélares.

Et puis le Brésil, c'est une fête au milieu des lépreux et des agonisants, c'est des intellectuels de gauche avides de la "vraie" modernisation (la nôtre) alors que le peuple bricole une économie alternative, c'est une humanité prodigieusement belle et chaleureuse, avec des corps détruits par des rapports sociaux inhumains. C'est l'indifférence et c'est la fraternité. Un monde à l'image exact de l'Homme décrit par Blaise Pascal, un être incompréhensible.

Alain LIPIETZ